

Cinq mauvais esprits

Une nuit sans lune, exactement comme celle de ce soir, alors qu'il se rendait rencontrer sa bien-aimée, le fils d'un grand chef autochtone croisa cinq méchants esprits qui avaient investi l'âme de cinq malheureux — un coureur des bois, deux soldats, un missionnaire, un commerçant —, et qui s'étaient donnés le mot pour faire une mauvaise farce. Se reposant au bord de la route, ils avaient entamé un tonneau de vin de messe qu'ils portaient en ville, sur l'invite du prêtre.

- Où t'en vas-tu d'même le sauvage ? l'apostropha le coureur des bois.
- J'm'en va par là, lui répondit l'autochtone, désignant du menton la route qui menait à un village de colons.

Voyant la peau de castor posée sur son épaule, le coureur des bois lui proposa de la troquer contre une carabine. L'autochtone conclut le marché et commença à s'éloigner.

- Pas si vite l'indigène...

Les deux soldats s'interposèrent. Ils servaient deux rois différents, l'un du Nord, l'autre du Sud. L'ayant d'abord complimenté sur son allure de vaillant guerrier, ils voulurent savoir pour quel bord il prenait. Ignorant des façons des hommes blancs, il répondit naïvement « Ça dépend ». Ils lui promirent chacun plusieurs pièces de monnaie, mais il déclina leur offre, ayant hâte de se débarrasser de leur déplaisante compagnie.

- Traître ! s'exclamèrent faussement méprisants les deux officiers.
- J'ai trahi personne, j'ai jamais été dans vos guerres, gronda l'autochtone.

À la pointe de la baïonnette, ils se saisirent du fusil qui n'était pas chargé.

Un pleur d'enfant leur fit découvrir une jeune femme blanche dissimulée derrière les bosquets, portant devant elle, dans une poche kangourou, un minuscule bébé aux cheveux noirs hirsutes. Son apparition provoqua des

ricanements. Le commerçant la ramena apeurée sur le chemin et l'autochtone se jeta sur lui pour la protéger.

- Tout doux mon brave, lui dit le commerçant en reculant, nous ne voulons aucun mal. J'ai un cadeau pour ta belle si elle se montre gentille.

Plongeant sa main dans une sacoche de cuir, il en sortit une parure de perles de verre de couleur qui brillait à la lumière des lampes à huile.

- J' voyage seul des fois la nuit et ta carabine m'agrèerait ben. Que dirais-tu de l'échanger contre mon collier ? Pour te prouver ma bonne foi, buvons un coup de c't excellent vin de messe que j'ai dans ma barrique.

La jeune femme se risqua à protester que son homme ne supportait pas l'alcool. Blessé dans son orgueil, l'autochtone se saisit du gobelet qu'on lui tendait et le fit descendre dans son gosier d'une seule traite. « Un p'tit coup n'a jamais tué personne », ricana le missionnaire. Un verre n'attendit pas l'autre. Ils se saoulèrent tous gaiement au point qu'aucun d'entre eux ne remarqua que la jeune mère avait fui les lieux sans demander son reste.

Le prêtre voulut savoir si le couple avait fait bénir son union.

- Pas besoin. Le rituel de purification nous a unis. Le feu sacré a été préparé. Le chaman a allumé la pipe remplie des cheveux de la Terre-Mère et la fumée est montée vers le Grand Esprit.

Le missionnaire déclara :

- Il faut te confesser, car tu es en état de péché mortel. À moins de repentance, tu brûleras en enfer !
- Jamais.
- Alors, sois damné.

Le coureur des bois, le commerçant et le prêtre reprirent leur chemin en chantant, l'un avec la peau de castor, l'autre avec le fusil et l'ecclésiastique avec son tonneau.

Alouette, gentille alouette
Alouette, je t'y plumerai
Je t'y plumerai la têt' ? Je t'y plumerai la têt'.
Ah, la têt, Ah!
Alouette, je t'y plumerai.

Les soldats restèrent, ne voulant pas manquer l'occasion de s'amuser encore un peu. Ils le rouèrent de coups, au point que l'âme de l'autochtone s'envola vers la terre des esprits. La nuit était noire. Au matin, sa femme revint avec leur petit. Elle le découvrit sans vie au bord d'un escarpement, le visage tourné vers le fleuve. Aveuglée par le chagrin, elle perdit pied. Personne ne l'entendit tomber. Ne sachant pas nager, l'eau se referma sur elle et son enfant.

La légende témoigne de la vénalité des officiers du roi, de la traite des fourrures, du commerce de l'eau-de-vie et des missionnaires en mal de convertir les autochtones. Après cette nuit tragique, les terres fertiles qui nous font face, de l'autre côté du fleuve, demeurèrent longtemps désertes. De nombreux conflits ne cessèrent ensuite d'opposer la politique, l'église, le négoce et les habitants de toute origine. Les quelques défricheurs qui s'y attardèrent les qualifiaient de non colonisables et hasardeuses. On en parlait comme d'une région mystérieuse, un repaire de loups-garous et de feux-follets¹.

Malgré tout, les familles vinrent peu à peu s'établir à la pointe du lac. Il fut décidé de creuser un canal de navigation, afin de permettre le passage vers les Grands Lacs. Des barrages, des déversoirs, des digues s'ajoutèrent. Aucun de ces projets n'échappa à la malédiction. Il s'y commit plusieurs violences entre ouvriers et entrepreneurs. Les installations portuaires dévorèrent les berges. Le feu détruisit une église dont on disait qu'elle était l'un des plus magnifiques vaisseaux du pays. Aujourd'hui, l'industrie chimique et lourde, avec ses grandes boîtes carrées et rectangulaires, a fait disparaître la petite vallée verte.

Si les hommes ont oublié la légende, le fleuve, lui, se souvient encore du cruel destin de l'autochtone et de sa descendance. C'est pourquoi les nuits sans lune, l'orage s'amène afin de nettoyer les lieux de toute la racaille qui a souillé la terre sacrée. Si on tend l'oreille dans la tourmente, on peut entendre les cris de

l'autochtone, de sa femme et de leur fils qui appellent à l'aide et cherchent à être enfin réunis.

Mai 2016

¹ GROULX, Abbé L.-A. *Petite histoire de Salaberry-de-Valleyfield*, Montréal : Librairie Beauchemin, 1913, p. 10.